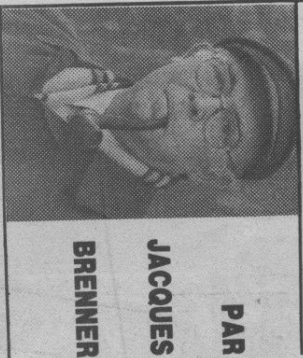


# Des modernes qui ne se trompent pas

Spécialiste de l'histoire littéraire, Jacques Brenner, qui fera paraître en avril chez Grasset « Mon Histoire de la littérature contemporaine », évoque les nouvelles générations d'écrivains.

Tous les critiques qui ont rendu compte d'*Incidents*, le livre posthume de Roland Barthes, ont cité cette phrase : « Et si les modernes se trompaient ? » Cette interrogation est en effet saisissante, venant d'un homme qui avait chanté les mérites du « nouveau roman » et de la « nouvelle critique ».

PAR  
JACQUES  
BRENNER



thés fut l'un des maîtres de ceux qu'il appelle « les modernes », mais, à la fin de sa vie, il s'en nuait en lisant ses disciples et leur préférerait Chateaubriand.

Les écrivains des nouvelles générations — les moins de quarante ans — lisent-ils eux-mêmes Chateaubriand ? En tout cas, ils ne lisent pas les théoriciens de la littérature. Ils échappent aux différentes formes de terrorisme qui empoisonnent la vie littéraire de leurs aînés. Ils savent qu'ils sont modernes par le simple fait qu'ils vivent aujourd'hui. L'idée leur paraîtrait loufoque d'obéir à des règles édictées par de prétendus novateurs. Ils utilisent toutes les techniques de narration, mais

c'est le sujet traité qui commande l'emploi de tel ou tel procédé, et non le désir d'être dans le vent. Ou plutôt forme et fond leur paraissent inséparables. Ce qui a toujours été le cas pour les meilleurs auteurs.

La jeune littérature me semble ainsi très bien se porter. Il faut saluer l'indépendance des nouveaux venus. Naturellement, cela ne fait pas l'affaire des professeurs et des critiques qu'il n'y ait plus d'écoles. Il est plus facile de discuter de théories que d'apprécier des œuvres. Bien entendu, ce sort pourrissant les œuvres qui importent.

Si nos jeunes écrivains revendiquent une entière liberté, ils n'en ont pas moins subi des influences. Il y a une part d'imitation dans tout écrit. Est-il utile de remarquer que, pour écrire, on utilise d'ailleurs une langue que l'on n'a pas soi-même inventée ? Malraux disait que tout artiste commence par le pastiche (volontaire ou non). Un débutant désire situer ses ouvrages dans la descendance des livres qu'il a le plus admirés, ou plutôt qui correspondent le mieux à sa sensibilité. Il existe des familles d'écrivains en littérature et il est intéressant d'étudier les filiations. C'est par ignorance que certains se prétendent « fils de personne ». Tout auteur a été un lecteur avant de devenir écrivain.

Quelles ont été les lectures marquantes pour les écrivains qui ont eu vingt ans dans les années soixante à quatre-vingts ? On s'aperçoit tout de suite que « les

chemins de la liberté », ils les ont découverts chez Marcel Aymé, chez Paul Morand, chez Drieu, chez Chardonne et non pas chez Sartre et chez Simone de Beauvoir. En somme, ils partagent les goûts de leurs aînés immédiats que Bernard Frank avait appelés les hussards : Nimier, Laurent, Déon, Blondin. C'est si vrai que Jérôme Garcin a pu grouper un certain nombre de jeunes écrivains sous l'appellation de « nouveaux hussards » : Patrick Besson, Eric Neuhoff, Didier Van Cauwelaert, Denis Tillinac.

Les « premiers hussards » avaient en commun leur opposition aux oukasses de Sartre. Ils ne signalaient pas leur goût pour l'ironie et l'insolence. Les « nouveaux hussards » se moquent complètement des théories sartriennes. Ils sont les fils ou les neveux de Nimier, dont la manière d'être les a beaucoup séduits. Mais Nimier n'est pas le seul aîné auquel ils se réfèrent : Rouart a beaucoup rêvé sur le destin de Drieu, Neuhoff a dit sa dette envers Frank, Tillinac se flatte de ses origines provinciales. Tous les critiques ont signalé la parenté de Van Cauwelaert avec Marcel Aymé, et cela lui a porté bonheur : né en 1960, il jouit déjà d'une confortabilité notoire. Plus jeune encore, Alexandre Jardin a peut-être surtou lu Blondin.

## Les chercheurs du temps perdu

Le hussard le plus tringant est assurément Patrick Besson, trente ans. Il a déjà écrit une douzaine d'ouvrages et au moins deux chefs-d'œuvre : *Lettre à un ami perdu*, portrait sentimental de

sa génération, et *Dara*, vie d'une femme et fresque historique. Ce sont surtout ses premiers livres qui contenaient ce que Curtis appelle des « nihilismes ».

En recherchant les ascendants des hussards au siècle dernier, on rencontrerait évidemment Stendhal... Quelques jeunes romanciers de grand talent sont plutôt dans la descendance flaubertienne et, plus encore, dans la descendance proustienne. On pourrait les appeler les chercheurs du temps perdu, comme on parle de chercheurs d'or. Le narrateur du *Salon du Wurtemberg*, de Pascal Quignard, ressent sa jeunesse, ses amitiés et ses amours. Evoquant ses souvenirs, il parvient à raviver les nôtres. Proustien également, François-Olivier Rousseau, dont on a aimé *L'Enfant d'Edouard*, roman contemporain, et *Sébastien Doré*, vie d'un pianiste virtuose et tableau de mœurs de l'entre-deux guerres 1871-1914. Dans *Les Noces de la lune rouge*, de Daniel Depland, un fils se rapproche de sa mère quand elle est atteinte d'un cancer et il se découvre lui-même une vie intérieure qu'il ne soupçonnait pas. On fonde beaucoup d'espoirs sur Nicolas Bréhal. Le héros de *L'Enfant au sourire coupé* a ceci de commun avec Proust qu'il souffre d'asthme.

Peut-on décider que quelques auteurs sont des descendants du naturalisme ? Ou faut-il appeler « écrivains du peuple » François Bon et Walter Prévost ? François Bon choisit ses personnages dans le monde ouvrier (*Sortie d'usine*) ou parmi les marginaux (*Le crime de Buzon*). Son originalité est d'utiliser tantôt le langage parlé et tantôt un style d'esthétique, ou même de les mêler de manière originale. Au contraire, Walter Prévost est dans la lignée d'Eugène Dabit, l'auteur d'*Hôtel du Nord*. Il nous a offert de très bons tableaux de milieux populaires et d'excellents portraits de jeunes prolétaires, dans *Tristes banlieues* et dans *Caré Terminus*. Les bons exercices littéraires ne manquent pas dans la jeune littérature. Leurs auteurs ont le goût de l'étrange et se situent souvent aux frontières de la littérature fantastique. Emmanuel Carrère a écrit *Bravoure* et *La Moustache* où le canular finit par se transformer en drame. Les aventures que raconte Jean Echenoz dans *L'Équipée malaise* se déroulent dans sa tête plutôt que dans la réalité. La littérature fantastique ose dire son nom avec Georges-Olivier Chateaubriand, que l'on peut déjà considérer comme un maître du genre, avec des œuvres comme *La Belle Charbonnière* et *Le Verger*.